

Festival du jeune cinéma

Marie-Claude Loiselle

Numéro 43, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loiselle, M.-C. (1989). Festival du jeune cinéma. *24 images*, (43), 72–72.

C'est d'ailleurs l'ironie sous-jacente à son propos par ailleurs rigoureux qui donne à ce vidéo son attrait. La restitution de l'interrogatoire auquel fut soumis Véronèse par l'Inquisition, en plus de justifier le sous-titre du film (*Un tableau en procès*), éclaire avec une ironie irrésistible la signification énigmatique du titre, modifié par l'artiste lui-même, de ce tableau centré sur la Dernière Cène.

Composition, couleurs, support, et histoire du tableau: Alain Jaubert réussit le tour de force d'aborder ces divers points en un court vidéo de trente minutes passionnant. Aussi tout en décryptant l'essentiel de ses codes, il préserve la part de mystère de ce tableau étrange.

Les cinéastes sont de plus en plus nombreux à vouloir échapper à la narration classique et à proposer une structure éclatée du récit filmique. Sur le mode de la fiction documentée, truffée de documents d'archives, *Lamento pour un homme de lettres* de Pierre Jutras est de ceux-là, tout comme *Ernest Livernois, photographe* d'Arthur Lamothe qui mise plutôt sur un mélange des genres.

Sur le mode documentaire *Jan Cox: A Painter's Odyssey* de Bert Beyens et Pierre De Clercq a retenu l'attention du jury. Mêlant images d'archives sur film et vidéo, photos, peintures, fiction et textes, et structuré en 24 «chants» (ou chapitres) d'inégales longueur et densité, référant à divers procédés filmiques, regroupés en trois parties (*Télémachie*, *Odysée* et *Nostoi*), le film restitue la vie et l'œuvre du peintre, figure importante de l'art belge, dans un ordre somme toute chronologique. Cependant, les fragments autosuffisants de cette chronologie ne sont pas reliés entre eux en fonction d'une esthétique de la «transparence». Seul un commentaire les unit les uns aux autres. Le procédé est d'un intérêt inégal, mais il s'en dégage au total une retenue, une pudeur parfaitement adaptée au sujet.

Au total, outre ceux mentionnés ici, plusieurs films et vidéos dignes d'intérêt ont été présentés dans le cadre de ce 7^e FIFA et le jury a distingué certains d'entre eux qui le méritaient, mais il a erré en n'accordant aucun de ses neuf prix (!) aux films consacrés à Neumeier et Matisse. ●

FESTIVAL DU JEUNE CINÉMA

par Marie-Claude Loiselle



David Cain, Michael Asman, Stephen Howell, Mich Johnson et Matthew Bich dans *Vaudeville* de Stev'nn Hall

PHOTO: KARA HAMILTON

Cette année, les films composant la sélection de la dixième édition du Festival international du jeune cinéma marquaient un certain renouveau perceptible surtout par la quasi-absence des thèmes existentiels qui abondaient habituellement dans les productions de très jeunes cinéastes (le suicide à l'avant-plan), et également par une volonté d'expérimenter ou du moins d'être différent, d'étonner. Ce désir passe cepen-

dant trop souvent par ce que l'on vient plaquer devant une caméra-témoin et rarement par l'exploitation du potentiel cinématographique. On provoque par exemple la fascination du spectateur par une sorte de «happening» exécuté devant la caméra (*Uterus in Logoland* ou *Chewing-gum: Open/Close* de la R.F.A.), on se filme soi-même (*35 Summers* ou, d'une façon plus habile, *The Voyage of Herkules*) ou en-

core, on exploite, par l'effet de répétition, un même thème ou un même sujet (*Bodycape/Landscape, Riens désertiques* ou, dans sa forme tout de même la plus maîtrisée, *Nivis*).

Dans la presque totalité des films, le scénario est réduit à sa plus simple expression, ce qui ne semble pas du tout relever d'un choix conscient mais plutôt d'un désir à ce point urgent d'appuyer sur le bouton de la caméra, comme pour prou-

ver que l'on peut faire quelque chose de différent. Malheureusement, cette différence trahit trop fréquemment une déficience face au pouvoir expressif du cinéma. Le noir et blanc, surutilisé, devient de plus en plus un choix purement attribuable à une mode et dans la grande majorité des cas, aucunement justifié par le traitement qui en est fait. Certains films échappent à cette quasi-généralité, par exemple *Vaudeville* du Québécois Stev'nn Hall qui, par une exploitation expressionniste de la lumière, parvient à créer un univers insolite et personnel. Bien qu'il ne s'agisse pas ici d'un film expérimental, on y sent une véritable recherche et une conscience du potentiel cinématographique.

Dans la majorité des films composant ce jeune cinéma, on semble trop souvent oublier que la caméra est un instrument possédant son propre langage, ses possibilités, un pouvoir dont il faut saisir la portée. Cette urgence de tourner, si elle est essentielle, ne doit pas s'afficher maladroitement au détriment d'une conscience de l'image, au détriment même du cinéma qui s'y trouve trop systématiquement sous-exploité. ●